

Lundi 22 mai, 22 heures 30

Dans la nuit tombante de ce mois de mai, une foule bon enfant avait envahi l'esplanade Éric Tabarly qui longeait le port de Vannes. Sur l'eau où se reflétaient les dernières lumières du ciel, une multitude de bateaux de caractère s'étaient regroupés. Cette année encore, la Semaine du Golfe rassemblait plus de mille embarcations et pas moins de quatre mille marins. Parmi cette multitude, des trimarans exotiques en bois colorés attiraient les regards. Avec leurs bras robustes en forme de pattes d'animal bien campés sur les flotteurs et leur proue effilée ressemblant à la gueule d'un marlin, ils apportaient une touche de dépaysement. Il faut bien avouer que les jukung avaient fait un long voyage depuis Bali ! Car cette année, l'île indonésienne était l'invitée d'honneur du comité d'organisation.

Pendant que des amateurs échangeaient avec les équipages, des promeneurs nettement plus nombreux se pressaient vers les chapiteaux aux toits pointus alignés dans une remarquable perspective. On ne comptait plus les ventes de produits locaux et étrangers. Les animations ne manquaient pas non plus, des maquettes de bateau, un incontournable, aux démonstrations de batik ou de port de sarong salués par les flashes des appareils photo.

Comme en France la bonne chère faisait toujours recette, la foule se pressait vers les stands du pays invité d'où émanaient des effluves qui incitaient à s'asseoir à une table. Les locaux, habitués à manger des fruits de mer, semblaient apprécier la cuisine balinaise qui concurrençait facilement la galette saucisse ou l'andouille de Guéméné.

Le spectacle ne se cantonnait pas à celui des assiettes qui se vidaient et aux sourires qui se lisaient en avalant la dernière bouchée. Il tenait également dans la présence des Balinais et des Balinaises, au teint hâlé, qui évoluaient tout en légèreté entre les rangées dans leur tenue traditionnelle constituée d'une chemise à longue manche et d'un sarong maintenu par une ceinture.

Parmi la foule, un homme au pas lourd déambulait accompagné de sa femme, Véro.

— Impressionnant, pas vrai ? dit le commissaire Orlando Muller à celle qui regardait avec curiosité une démonstration de port de sarong.

— Oui. En tout cas, elles sont bien jolies, ces demoiselles. Et ces tissus ! Il faudra qu'on aille à Bali. Quand je pense à ce qu'on a mangé il y a quelques minutes, ça donne envie d'y passer des vacances. Et puis les plages, les fonds marins...

Il ne répondit pas et laissa son regard se perdre dans le spectacle animé.

— Effectivement, dit-il en chassant les moustiques attirés par les lumières et la douceur du soir, c'est un pays qui demande à être découvert.

Instinctivement, il imagina la durée du vol, lui qui avait une préférence marquée pour le train et les trajets qui n'excédaient pas quelques heures.

Il se sentait bien dans cette foule. Évidemment, ses réflexes de policier ne le quittaient jamais et il se surprenait souvent à dévisager des promeneurs ou à scruter des individus. C'était un fait, plus il avançait en âge et plus ça se vérifiait. Il ne pouvait pas mettre son esprit de flic entre parenthèses. Il était marié avec la police, un contrat conclu depuis plus de trente ans et presque autant passés à Vannes. Qui aurait cru que lui, Orlando Muller, fils de Rosetta, une Italienne émigrée en Alsace tombée amoureuse d'André, un courageux mineur, aurait abandonné sa région natale pour rester définitivement ancré à l'autre extrémité de la France ? Et qui aurait imaginé qu'un stage de voile aux Glénan l'aurait mis face à une jeune femme pleine d'entrain qu'il n'avait pas quittée depuis ? Quand il y réfléchissait, il devait reconnaître que, malgré l'attention qu'il accordait à sa famille, sa vie

de policier avait pris le pas sur celle de mari, de père ou de fils. C'était un double de lui-même qu'il ne pouvait abandonner, il lui fallait faire avec.

Un peu plus loin, un groupe de personnes s'était réuni et observait un homme préparer des fruits, des grosses noix de couleur crème. Chose étrange, il portait des gants très fins ressemblant à ceux qu'on trouve dans les distributeurs des stations-service. Intrigué, Orlando se rapprocha de la table et demanda le nom de ce mystérieux fruit ou légume.

— Durian. Very good, durian, expliqua le vendeur, hilare.

— Tu veux goûter ? lui lança Véro.

Il ne répondit pas. Elle vit qu'il fixait la vieille ville où un gyrophare éclairait la nuit vannetaise.

— J'imagine que tu ne veux pas rater ça ?

Elle lui tendit la main qu'elle ouvrit toute grande. Il lui sourit, y déposa délicatement les clés de leur voiture et se dirigea vers les remparts, croisant des promeneurs qui profitaient de la douceur assez inhabituelle de la soirée.

Lundi 22 mai, 22 heures 30

Le lieutenant Éric Tonneins, quadragénaire de 120 kilos pour près de 2 mètres, basé au commissariat central de Vannes et factotum à ses heures, sauta dans une voiture, accompagné d'un gardien de la paix. L'appel reçu tombait à pic : il lui donnait l'occasion de fuir son vieux collègue, Jo Chapelec, dont les plaintes répétées finissaient par le lasser. La dernière avait pour motif le projet en croisière en Méditerranée que Simone allait lui imposer. Pourtant, un an auparavant, l'Ancêtre était encore vieux garçon. À près de 60 ans, dont plus d'une vingtaine passés dans ce commissariat et une vie de célibat sans le moindre coup de canif, il avait décidé de se mettre en ménage avec un dragon pour une raison indéterminée, ce qui dépassait tout ce qu'un être humain normalement constitué pouvait comprendre.

— Depuis des mois, elle me fait la lecture des guides avec le peu d'espagnol qu'elle possède, gémissait-il. Je n'échappe pas à une formation accélérée, quel que soit le moment de la journée.

Régulièrement, Éric réussissait à le calmer en lui agitant sous le nez, tel un os, un livret de *Sudoku Special Killer*, niveau 5 exclusivement ! Personne dans le service ne comprenait son addiction pour ce jeu de chiffres. Sa vie se résumait à peu de choses : la police, les sudokus et l'attachement inexplicable à Simone.

À peine quelques centaines de mètres séparaient le poste de police de la vieille ville. Situés en contrebas de la route, les parterres géométriques des jardins éclairés offraient aux noctambules leurs couleurs vives. Le lieutenant s'arrêta derrière le fourgon des sapeurs-pompiers.

— C'est en bas, lui dit un sauveteur en désignant la masse sombre du lavoir.

— Faites dégager les lieux, lui demanda-t-il en constatant l'afflux de curieux.

Les deux fonctionnaires descendirent rapidement la rampe puis entrèrent dans la galerie du lavoir. Tout au fond, un homme protégé par une couverture de survie gisait sur une civière.

— C'est moi qui ai appelé les secours, leur dit un homme en tremblant. Je m'installais pour prendre des photos quand je l'ai trouvé.

— Il est inconscient, glissa le pompier au policier. On l'embarque.

Éric s'écarta et tira le témoin vers l'extérieur, sous la lumière des spots.

— Vous voyez la galerie ? lui dit le photographe. Ça fait un coude, c'est là que je l'ai découvert.

— Il était seul ?

— Oui.

— Pas de témoin ?

— Non. En tout cas, je n'en ai pas vu.

Le policier nota ses coordonnées et rejoignit son collègue. Le fourgon avait déjà pris le chemin des urgences.

Lundi 22 mai, 23 heures 30

Alors qu'Éric Tonneins venait de libérer le témoin, une voix grave qu'il connaissait bien retentit sous le lavoir.

— Qu'est-ce que t'en penses ?

Il ne leva pas les yeux. Rencontrer son chef alors que ce dernier n'était pas de service n'avait rien de bien surprenant.

— Aucune idée. Sûrement une bagarre. Il est inconscient, ils ont dû bien le cogner.

Le commissaire fit la grimace.

— Regarde.

Il plaça son portable sous le nez de son supérieur. Orlando découvrit un jeune homme, le visage bien abîmé.

— T'as vu, ils l'ont pas raté.

— Suis-moi, lui dit brusquement son chef en le tirant par la manche.

Il sortit du jardin en accélérant le pas pour rejoindre le port. À croire qu'il était en overdose de vitamines ou bien que la vision du jeune agressé avait stimulé ses neurones ! Malgré ses longues jambes, Éric restait en rade. Ils arrivèrent près d'un espace où évoluaient des danseuses balinaises.

— Où est le responsable ? demanda le commissaire en anglais à une jeune serveuse.

Elle se retourna puis pointa du doigt un homme pas très grand d'une quarantaine d'années, élégamment vêtu de la tenue traditionnelle. En voyant qu'elle le désignait, il se dirigea tranquillement vers eux.

— Nous sommes policiers, dit-il calmement au Balinais.

L'homme rapprocha son visage buriné de celui d'Orlando et lui demanda de répéter. Il est vrai que l'anglais du chef était perfectible ! La lumière de l'écran de téléphone apparut dans l'énorme paluche d'Éric. En voyant la photo, l'homme saisit l'appareil avec ses mains calleuses. Son visage se figea.

— Yudi !

Il rendit le smartphone et regarda autour de lui. Orlando l'entraîna à l'écart, laissant son adjoint au milieu de la foule.

— Un accident, expliqua le commissaire. On l'a conduit à l'hôpital en observation.

— Que s'est-il passé ?

— On l'ignore pour l'instant.

Le Balinais fit quelques pas et son regard se perdit sur le sol. Sonné et inquiet. Il se redressa et respira profondément.

— Je veux le voir.

Alors que le policier s'apprêtait à lui répondre, il sentit une présence à ses côtés. Il découvrit une jeune Balinaise, vêtue comme les autres filles de la tenue typique. Elle affichait un visage aux traits réguliers encadrés de cheveux bruns mi-longs comme bon nombre de Balinaises. Seule une très légère cicatrice marquant sa lèvre supérieure rompait cette harmonie. Elle posa une question à l'homme qui lui répondit en désignant Éric qui venait de rejoindre son chef. Le smartphone disparaissait entièrement dans la main fermée de l'officier de police.

— Montre-lui, dit Orlando à son adjoint.

Le policier hésita. La réaction n'échappa pas à la jeune fille qui saisit l'appareil d'un geste vif.

— He is dead ! s'écria-t-elle.

— Non, il n'est pas mort, répondit instinctivement Orlando en reprenant le téléphone avec autorité. Il est à l'hôpital, on s'occupe de lui.

Les photos s'affichaient toujours. La jeune fille se mit à pleurer et se jeta dans les bras de l'homme.

— Yudi is dead ! répéta-t-elle.

Le policier posa doucement sa main sur son épaule sans savoir si le geste n'était pas déplacé. Dans certaines cultures, le contact physique n'est pas le bienvenu et était même perçu comme une offense, voire une agression. Mais c'était un tactile, il n'y pouvait rien. Il secoua la tête et retira sa main, quelque peu gêné. Soudain, il perçut une nouvelle présence. Une femme aux cheveux courts d'une quarantaine d'années à l'allure sportive s'approcha des Balinais, l'air intrigué.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en anglais.

L'homme n'eut pas le temps de lui répondre qu'Orlando intervint.

— Qui êtes-vous ?

— Muriel Lecerf, répondit-elle d'un ton volontaire. Je les héberge pendant la Semaine du Golfe.

— Je suis le commissaire Muller. Nous avons trouvé un homme dans la galerie du lavoir. Il a été victime d'une agression.

Il fit un signe à Éric qui alluma le téléphone. Les photos défilèrent.

— Vous le connaissez ?

— C'est Yudi, dit la femme, abasourdie. Mais...

Elle se rapprocha de la jeune fille et la serra contre elle.

— Où est-il ?

— Aux urgences, répondit Éric. On l'a retrouvé inconscient.

Elle secoua la tête et, dans un geste protecteur, l'étreignit plus fort encore. Le Balinais reprit la parole :

— Où est-ce que ça s'est passé ?

Le lieutenant lui indiqua vaguement la direction du lavoir. L'homme suivit le prolongement du bras, incrédule. La femme desserra son étreinte et échangea quelques mots avec la jeune.

— Nila se demande comment cela a pu se produire, poursuivit Muriel Lecerf. Ils ont toujours vécu ensemble, elle le connaît bien.

Elle respira longuement et soupira :

— Dans le lavoir...

— Que faisait-il là-bas, d'après vous ? demanda Orlando.

— Aucune idée. Ils sont arrivés jeudi. On a rapidement fait le tour de la ville car il fallait monter les stands.

Le commissaire estima le lieu peu propice à la poursuite de l'entretien et les entraîna vers un café qu'il fréquentait régulièrement.

— Vous serez mieux à l'intérieur, commissaire, lui dit le serveur.

Malgré la foule, l'employé libéra une table en un rien de temps. Muriel Lecerf guida Nila et l'aida à s'asseoir. « *C'est une vraie mère poule* », pensa Orlando en s'asseyant. Il révisa son jugement. Une jeune fille plongée dans un monde inconnu avait de quoi être déstabilisée par l'accident et ne pouvait que susciter la compassion.

— Dites-moi tout ce que vous savez, dit-il à la femme. Vous me semblez proche d'eux et pourtant, ils ne sont arrivés que depuis peu.

Elle s'apprêtait à répondre quand son téléphone sonna. D'un geste déterminé, elle le saisit et se tourna pour s'isoler.

— C'est Luc, mon ami, expliqua-t-elle. Il arrive. On travaille tous les deux chez Prothesis. L'entreprise sponsorise la manifestation, poursuivit-elle. Il y a deux ans, on est allés à Bali et on a fait leur connaissance.

— Parlez-moi du jeune... Yé...

— Yudi. Que voulez-vous que je vous dise ? C'est un jeune très agréable et très sympathique.

— Du shit, de la drogue ?

Elle secoua la tête puis regarda le Balinais. Il donnait l'impression d'être ailleurs, dans son monde.

— Demandez à son père, ajouta-t-elle en désignant l'homme. Il s'appelle Ketut.

Orlando remarqua que, dans ce lieu de vie très animé, le Balinais n'avait rien dit. Un moyen de défense comme un autre. Peut-être était-ce simplement sa nature. Le policier renonça à l'interroger, c'était trop tôt. La femme nota la délicatesse du fonctionnaire et reprit :

— Il ne fume pas et il ne boit pas. À Bali, il accompagne les touristes sur les spots de plongée. Sa vie, c'est son travail et sa famille. Et Nila.

À l'évocation de son nom, la jeune fille leva la tête et interrogea la femme du regard. Elle essuya les larmes qui roulaient sur ses pommettes bien marquées.

— Je voudrais le voir, dit-elle en suppliant le policier.

Les consommations arrivèrent, un répit bienvenu. Les nombreux clients continuaient à dévisager cette étrangère vêtue d'habits lumineux qui ne pouvait contenir son émotion.

— Comme je vous l'ai dit, on fera tout notre possible.

Il se tourna vers Ketut puis Nila et fixa ses yeux noirs noyés de larmes.

— Parlez-moi de lui. C'est votre frère ?

La jeune fille esquissa un léger sourire.

— Non, c'est mon cousin. Ma mère est morte quand j'étais petite. C'est ma tante et mon oncle qui m'ont élevée.

Elle se tourna vers l'homme.

— Ketut, c'est mon deuxième père.

Le policier remarqua que le Balinais acquiesçait silencieusement. Orlando se gratta la tempe puis plaqua ses cheveux en arrière avec soin.

— Il a fait des connaissances depuis que vous êtes arrivés à Vannes ?

Elle réfléchit en fronçant légèrement les sourcils.

— On a rencontré des équipages, mais je n'étais pas toujours avec lui. J'étais sur les stands pour faire des démonstrations.

Elle tourna la tête vers l'homme puis regarda Muriel Lecerf. Cette dernière soupira et se leva.

— Il faut qu'on le voie, dit-elle en entraînant la jeune avec elle.

— Pas maintenant. Ce n'est pas possible. Avez-vous constaté un changement dans son attitude ?

Ils ne répondirent pas tout de suite. Après réflexion, la femme reprit la parole.

— Non, absolument rien. C'est incompréhensible.

Le mot était bien choisi : incompréhensible. Le téléphone du commissaire se mit à sonner. Il se demanda qui pouvait bien l'appeler à cette heure si tardive. Il était presque minuit.

— Je ne te dérange pas ?

Le policier reconnut la voix traînante de Vincent L'Hermite, le médecin légiste. Un artiste dans sa catégorie dont Orlando appréciait les compétences et l'indépendance d'esprit.

— Non.

— Tu ne veux pas savoir pourquoi je t'appelle ?

— Comment va le jeune qui vient d'arriver ?

Sans que sa voix trahisse le moindre étonnement, le légiste se lança.

— Tu es toujours aussi en forme. Toi, tu as de la chance, mais lui...

— Tu parles bien du Balinais ?

— Oui. Un garçon très typé.

Orlando se leva et s'éloigna. Sur un ton plus grave, le médecin poursuivit :

— Sais-tu s'il a de la famille sur place ?

Orlando réprima un frisson.

— On a fait un scanner, il faut l'opérer de toute urgence.

Involontairement, le regard du policier se dirigea vers le Balinais qui restait en retrait avec Éric.

— L'hélico va arriver.

Orlando se raidit.

— Un hématome épidual. On ne peut pas assurer l'intervention à Vannes. On attend une réponse des services de neurochirurgie de Nantes et de Rennes. Tu peux me passer quelqu'un, il me faut une autorisation pour le transférer.

La femme s'approcha du commissaire.

— Vous avez des nouvelles ?

Orlando hocha la tête et ajouta :

— Il faut l'opérer.

Le policier se tourna vers le père et lui expliqua la situation. Il ajouta que les médecins ne pouvaient agir qu'avec son accord. Le Balinais l'écouta sans dire un mot, jetant un regard à Nila. L'homme saisit le téléphone et parla brièvement en anglais. Tout aussi rapidement, il rendit le portable au commissaire puis se mit à fixer le sol, déplaçant du pied un gravillon qui s'était égaré sur le trottoir.

— Il est d'accord, assura le toubib. Lann Bihoué n'est pas très loin d'ici, l'hélicoptère ne devrait plus tarder. Je vous tiens au courant.

Orlando remit son téléphone dans sa poche et soupira. Pendant ces échanges, le regard de Nila n'avait cessé d'aller de l'un à l'autre, essayant de capter quelques explications. Elle s'approcha de Ketut et l'agrippa par le bras. Le policier suivait attentivement leur dialogue, attendant le moment où le père de Yudi lui annoncerait la nouvelle. Ce dernier prit la jeune fille par le cou et se pencha à son oreille. Orlando la vit se figer puis se coller à lui.

— C'était l'hôpital ? demanda Éric.

Son chef hocha la tête. Un pas rapide et une voix timbrée attirèrent leur attention. Un homme de taille moyenne à l'attitude volontaire se

planta face à Muriel. Son crâne chauve et ses biceps impressionnants faisaient penser à un catcheur.

— Luc Riva, annonça-t-il aux policiers. Je suis le compagnon de Muriel. « *C'est la Bonne Mère* », ajouta-t-il en voyant leur regard aimanté par le tatouage qui couvrait son avant-bras gauche. Notre-Dame de la Garde, si vous préférez.

Le commissaire acquiesça.

— J'ignore ce qu'elle vous a dit, lui expliqua Orlando en désignant son amie. Le jeune doit être transféré en neurochirurgie.

— L'hélico est là ?

Orlando dévisagea l'homme qui ne marquait pas la moindre surprise.

— J'ai travaillé comme marin-pompier à Marseille. Je sais tout ce qui peut arriver. Il va s'en tirer ?

— D'après le médecin...

Le commissaire hésita et poursuivit :

— Faut attendre. Il est jeune et sportif...

Les deux Balinais s'étaient rapprochés du petit groupe, à l'affût de toute information susceptible de les rassurer.

— S'ils le transfèrent, c'est qu'il y a encore de l'espoir, ajouta Luc.

Sous son air de démenageur et son absence apparente de sensibilité, l'homme plaisait à Orlando qui ajouta :

— Le toubib est un copain. Il fera tout pour que ça aille le mieux possible.

Son amie jugea qu'il était temps de partir.

— Demain, on passera déposer les papiers à l'hôpital, dit-elle sur un ton qui trahissait une lassitude soudaine.

Elle s'éloigna, la jeune à ses côtés, Ketut suivant, un pas en arrière, la tête toujours baissée.

— Attendez ! dit Orlando à Luc. Vous avez travaillé dans les secours, vous devez être bon observateur. Vous avez des éléments qui pourraient nous aider ?

— Non. J'y ai réfléchi depuis que Muriel m'a appelé. Yudi, c'est un chouette gars. C'est pas le genre à chercher la bagarre.

— Qu'est-ce qu'il faisait dans ce lavoir, d'après vous ?

— Aucune idée.

Orlando le fixa droit dans les yeux. L'homme semblait fiable.

— Il vaut mieux que vous y alliez, mais gardez ça pour vous. Si la presse est au courant de l'agression, ça risque de jeter un froid sur l'événement.

Il lui tendit sa carte.

— Envoyez-moi un texto avec vos coordonnées, je passerai chez vous demain pour avoir plus d'informations. Ça vous évitera de venir au poste.

Luc secoua la tête et remercia le commissaire d'une petite tape sur le bras.

Lundi 22 mai, minuit

Orlando ne rentra pas directement chez lui, mais accompagna son adjoint au poste de police où il fut surpris d'y trouver Jo.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? T'es pas de service, pourtant !

Le vieux flic balaya la question d'un geste et se replongea dans son sudoku.

— Tu sais ce qui m'étonne le plus dans cette histoire, continua le policier en se tournant vers Éric, c'est le lieu. Qu'est-ce qu'il foutait au lavoir ?

— Il aura peut-être fait une rencontre ?

Le chef secoua la tête, les lèvres serrées.

— Une rencontre ? Ça colle pas.

— Il aura refusé des avances et ça se sera mal passé, insista Éric. C'est pas parce qu'ils viennent de loin qu'ils sont différents des autres. On a tout ratissé, on n'a rien trouvé sur place. Pas de cannettes, pas de mégots récents, pas de capotes, rien du tout.

Orlando se passa la main dans ses cheveux toujours impeccablement plaqués en arrière.

— Faudrait pas qu'il y reste. On invite des gens du bout du monde pour un événement qui attire des milliers de visiteurs et on n'est pas capables de les protéger !

La fatigue se lisait sur son visage. Il interrogea Éric du regard qui lui répondit instantanément.

— J'espère que ça se passera bien.

— T'imagines le pataquès s'il décédait ? Je les entends déjà.

Il demeura un moment au commissariat, ne pouvant se résoudre à regagner son domicile. Il s'assit et, d'un geste du pied, approcha une autre chaise pour y reposer ses jambes. La chaise, bancale, faillit s'écrouler sous le poids. « *Il faudra qu'Éric la répare* », se dit-il en retirant ses jambes.

Heureusement qu'il l'avait ! Comment s'en sortirait-il si le lieutenant Éric Tonneins n'avait pas été muté à Vannes cinq ans auparavant ? Pour pallier la pénurie de crédits, qui d'autre que lui aurait réparé les néons récalcitrants et fixé des stores pour se protéger du soleil ?

— Quand j'ai vu les photos, ça a fait tilt, reprit-il. Qu'un gars se fasse passer à tabac, c'est pas nouveau, mais celui-ci est particulier.

— Parce qu'il est un peu coloré ? demanda Éric.

— Oui.

— La ville accueille une forte communauté turque sans qu'on observe de faits similaires.

Ils se tournèrent vers Jo qui continuait de remplir sa grille, la tête toujours baissée.

— Il y a déjà longtemps que les groupes ultras ne se sont pas manifestés, poursuivit le vieux flic. Je n'ai pas une connaissance exacte des faits et je demeure sceptique quant à la pertinence de l'hypothèse.

Il se redressa lentement et aligna son crayon le long du livret.

— Je vous livre simplement mon sentiment. Vous avez bien compris que je ne partageais pas votre point de vue.

— C'est une piste, précisa Éric sous l'œil amusé de son chef. Il y a eu agression, on est bien obligés de s'en occuper.

— De plus, il n'est pas d'ici, ajouta Orlando fermement. On ne peut pas se permettre le moindre écart. On doit être irréprochables.

Les aiguilles de l'horloge indiquaient 0 h 50. Une heure plus qu'acceptable pour aller se glisser sous la couette. Pourtant, ce n'est pas ce qu'Orlando décida de faire. Ce fait divers apparemment banal allait l'empêcher de dormir. Peut-être que le visage dévasté de la jeune Balinaise prononçant le nom de Yudi y était pour quelque chose ? Ce qui était certain, c'est qu'elle semblait très attachée à son cousin. Sa réaction ressemblait plus à celle d'une petite copine qu'à celle d'un membre de sa famille. Il se dit qu'il partait en vrille et salua ses collègues d'un geste de la main.

Il saisit son téléphone et hésita avant de sélectionner l'heureux destinataire. À cette heure-ci, L'Hermite devait normalement entamer son premier cycle nocturne. Sauf que le bonhomme avait la profession dans le sang et qu'il n'aurait à aucun moment accepté de laisser le commissaire dans l'incertitude. La sonnerie retentit et un sourire apparut sur le visage las d'Orlando.

— Tout s'est bien passé, dit la voix traînante du légiste. Il est à Nantes, l'intervention s'est bien déroulée.

— Et si on l'avait retrouvé une demi-heure plus tard ?

— Ne parle pas de malheur ! Vois la réalité telle qu'elle est. Il est jeune. Même trépané, il devrait s'en tirer.

— Tu es certain ?

— En principe, il ne devrait pas y avoir de complications. Après, on ne peut pas savoir. Les hôpitaux ne sont pas des endroits où il fait bon vivre, on y meurt aussi. Les virus ont un terrain de jeu grand luxe. Ce qui gâche tout, c'est que leurs adversaires leur opposent quelquefois une résistance quasi virtuelle.

Le commissaire ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. Des commentaires de cette nature n'avaient rien de surprenant dans la bouche du médecin habitué à vivre avec la mort.

— Je me fous de ton combat de virus. Dis-moi s'il va vraiment s'en tirer et dans quel état on le récupérera.

— Calme-toi, mon ami, ce n'est plus l'heure de s'énerver ! Si tout se déroule bien, il devrait rester encore un moment dans le service de neurochirurgie. Il a été placé sous coma artificiel. Ça permet de

réduire les besoins du cerveau en oxygène et l'impact des lésions intracrâniennes diffuses.

— Ça signifie qu'il ne reviendra pas ici avant...

— T'es pressé... ça dépend. Il se peut qu'il reste quelques jours dans le coma. En général, c'est 72 heures minimum. Si les médecins constatent une amélioration, ils réduiront progressivement la dose du traitement anesthésiant et il se réveillera peu à peu. Il séjournera ensuite à Nantes un jour ou deux et reviendra ici.

— À l'hôpital ?

— Oui, ou il pourra même retourner rapidement dans sa famille. Avec des soins à domicile, c'est faisable. Tu le sais bien, l'être humain est unique, il est impossible d'établir de règle.

La nouvelle réconforta le policier.

— Mais les séquelles...

— Pas de règles...

« *Pas de règles, pas de règles !* » Sauf que le policier avait besoin d'un minimum de certitudes et, malgré toute l'estime qu'il portait à L'Hermite, il ne se contenta pas de cette réponse. Il insista.

— Les séquelles ?

— Excuse-moi si je ne suis pas très précis, c'est impossible de faire un pronostic.

Orlando entendit le médecin bâiller. Il est vrai qu'il commençait à se faire tard, même pour un toubib habitué à jouer avec le temps.

— Tu as le choix entre les troubles du langage, ceux de la motricité, ce qui t'empêche de saisir des objets, la perturbation des réflexes moteurs, les difficultés de concentration, l'agressivité, l'impossibilité de conduire... Je continue ?

Le policier ne répondit pas. Un tel étalage ne portait pas à l'optimisme. Comme il avait promis de le faire, il envoya un texto à Muriel Lecerf. La rédaction du message lui sembla durer des heures.